

« Entrer en analyse ? » (2)

(D'un titre – provoquant¹ - qui pose problème...)

Le titre : « Entrer en analyse », relève d'une affirmation qui – comme toute assertion - n'ouvre pas immédiatement à discuter de la pertinence de sa formulation, pour mettre d'emblée l'accent sur l'adhésion ou le rejet qu'elle suscite. A l'inverse, un autre titre : « Entrer en analyse ? », à partir du mode interrogatif sur lequel il se présente, peut constituer la première occurrence d'une discussion à propos de ce qui pourra favoriser (ou non, et comment) la mise en place d'un dispositif permettant que se déroule ou se réalise « de l'analyse », voire « une analyse »², avec ou entre deux personnes³.

Cette première occurrence étant effectivement la question que pointe d'emblée cette interrogation impertinente : A l'« Entrer en analyse ? », peut faire suite en toute logique un « Qu'est-ce que signifie entrer en analyse ? » et un « Est-ce que cette formulation est pertinente ? ».

Donc (pour moi) l'essentiel de ce titre se situe bien évidemment dans le point d'interrogation qu'il serait dommage d'éviter, parce que c'est lui qui pose le problème, au sens où il contient cette promesse d'une problématisation à venir. Une problématisation qui débute – faut-il le répéter, au risque d'être plus qu'insistant – par l'interrogation immédiate à propos du (des) sens (ou non-sens) de cet intitulé. A partir de cette interrogation (qui pointe effectivement l'oxymore qu'elle peut contenir), la discussion commence, et c'était bien là le but de ce titre provoquant : CQFD.

Bien évidemment encore, la mise en relation d'avec le religieux est aussi à entendre comme venant toujours du même registre de provocation. L'une des distinctions de la position freudienne est bien sûr de préfigurer ce que Lacan nommera « discours de l'analyste » à la différence de ce « discours du maître » qui peut bien emprunter les divers visages connus de la religion comme de la médecine, voire aujourd'hui celui du scientisme, comme finalement celui de toute autre idéologie.

Pour autant - et je ne pense pas que ça puisse s'effacer d'un simple revers de main - il ne faut pas oublier qu'à une certaine époque (révolue ?), s'adresser (s'en remettre) à certains psychanalystes allait justement de pair avec l'engagement à une certaine renonciation, qui n'était pas sans analogie avec une soumission (à un maître). C'est à cette même époque que Lacan est venu - avec raison, et non sans provocations - questionner certains analystes quand à ce qu'ils faisaient et disaient au nom même de la psychanalyse, allant même jusqu'à rappeler cette évidence élémentaire que « la direction de la cure » n'avait pas grand-chose à voir avec « la direction de conscience », sauf à justement s'en démarquer totalement.

Le renoncement⁴ qui est à faire (qui trouve à se faire) pour que puisse se produire de l'analyse, - parce qu'il y en a bien un à consentir, comme le souligne Daniel Weiss - concerne la volonté de maîtrise de ce qui est dit dans cet espace-temps. Un renoncement (mais aussi une acceptation) qui concerne les deux protagonistes de la situation analytique à des titres différents certes, mais finalement pas l'un sans l'autre⁵. Un renoncement (à l'hégémonie moïque) qui va dépendre en partie de la capacité de l'analyste à déplacer, au moins partiellement, le transfert, dont il supporte l'objet, vers ce qui apparaît comme cette autre scène. Déplacement qui nécessite aussi que l'analysant s'autorise enfin – ne serait-

¹ Du latin Pro-vocare : « Pour parler », « Qui contraint à la parole » ...

² Pour reprendre la distinction que souligne très justement Daniel Weiss dans son texte « L'adresse de l'analyste »

³ Clin d'œil à la rouerie de ce signifiant déjà signalée par Daniel W. dans le même texte.

⁴ Faute d'une autre terminologie plus adéquate

⁵ La résistance au moins s'y partage

ce que très fugacement ou partiellement - à se laisser traverser par cette expérience nouvelle de s'entendre, ne serait-ce par exemple, que par ce simple fait d'entendre ses propres mots résonner, autrement qu'il ne le pensait, dans la bouche de l'analyste.

Je ne vais pas reprendre le parcours possible de l'expérience de l'analyse tout à fait bien décrit par Daniel, avec beaucoup de clarté et d'à-propos. Sauf à revenir sur la fin de l'analyse et la polysémie qui – décidément – lui sied bien. Une polysémie, une amphibolie, qui va au-delà d'un heureux hasard, au sens où elle figure dans une condensation extrême le fil qui se déroule et s'enroule tout au long de l'expérience analytique montrant à quel point la rigueur de la position (ou du cap) de l'analyste est à tenir du début à la fin de celle-ci (en n'oubliant pas que cette rigueur voisine certainement en grande proximité avec celle du poète). Dès le début, donc, et jusqu'à cette fin dont personne justement n'a la maîtrise, puisqu'on pourrait aussi bien dire qu'elle se trouve quasiment toujours là où on ne la cherche pas. Autrement dit, la fin est là dès le commencement « de l'analyse » aussi bien en termes de finalité que d'issue : à partir de là se pose le comment, et à l'aide de quoi, allons-nous cheminer « l'un pas sans l'autre » vers ce qui pourra peut-être se dénouer comme « une analyse » ?

Marc Vincent 7 Juillet 16